

## LA SOLUTION DES ÉNIGMES DE WATERLOO

---

### Réponse au colonel Grouard<sup>1</sup>.

S'il est vrai — d'après l'expérience du passé — que la valeur d'une œuvre se mesure à l'intensité des haines qu'elle soulève dans le camp adverse, je dois m'estimer heureux de la violente attaque que le colonel Grouard dirige contre ma *Solution des Énigmes de Waterloo*. Sa passion s'affirme contraire aux sages principes de la critique moderne, qui exige des textes précis, de valables documents, et conclut à la nullité des affirmations sans preuves. Cette colère obscurcit jusqu'à sa vision. Il lit dans mon livre le contraire de ce qui s'y trouve. Il me prête des opinions diamétralement opposées à l'énoncé textuel de mes solutions positives.

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre que M. G. dépasse les bornes de la stricte équité et du savoir-vivre. C'est la preuve que j'ai frappé juste.

Mais quelle fibre ultra-sensible ai-je donc fait vibrer? Ne devinez-vous pas, lecteur impartial qui êtes notre juge?

Par une coupable imprudence, j'ai porté une main sacrilège sur l'arche sainte. Il s'agissait de manœuvres et de guerre. J'ai refusé de m'agenouiller dévotement aux pieds du prophète Jomini. Bien plus, j'ai raillé les vertus merveilleuses de la stratégie débitée par tranches de théorèmes et par coupures d'axiomes. Bien pire encore, et ma plume tremble en retraçant ces horreurs, j'ai osé

1. Voir la *Revue des Études Napoléoniennes*, mars-avril 1917, p. 163-198. — M. E. Lenient a fait appel à notre courtoisie pour l'insertion de cette réponse; nous ne pouvions nous y refuser, la recherche de la vérité étant notre seul but à tous. Mais nous regrettons le ton qu'a pris cette polémique et qui n'ajoute rien à la force des arguments. [E. D.]

*La solution des énigmes de Waterloo.*

soutenir que cette science stratégique, que les passionnés de légendes proclamaient un impénétrable mystère, un secret inaccessible aux profanes, jalousement réservé aux purs initiés, ne représente pas autre chose que l'application des lois éternelles de la logique et du bon sens aux multiples conditions de la guerre.

Depuis cent ans, on nous ressassait que c'était commettre la plus monstrueuse impiété que de tenter un équitable partage entre les manœuvres éblouissantes d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland d'une part, et d'autre part les incohérences lamentables des guerres d'Espagne, de Russie, 1813, Leipzig, Laon et Waterloo.

Depuis cent ans, on nous répétait à satiété que la stratégie napoléonienne fut en toutes circonstances d'une perfection idéale, qu'elle reste l'unique, l'incomparable principe, et que la seule occupation des siècles futurs doit consister à se ruer à plat ventre devant ses théoriciens.

Tant que les passionnés de légendes ne rencontrèrent que des adversaires aussi violents et injustes qu'eux-mêmes, et qui visaient l'Empereur à travers l'homme de guerre, et qui se refusaient à reconnaître la période des plus magnifiques triomphes, les pontifes ont dormi tranquilles. Ils ont laissé passer l'orage, et l'orage s'est effondré dans la nuit du silence.

Mais il était à prévoir que le premier qui ne s'armerait que de raison positive et pratique, que de logique froide et prouvée, et qui enfoncerait le fer rouge dans les légendes malsaines incrustées aux flancs de l'histoire, serait en butte à de furieuses attaques. Qu'il me soit permis, sans que j'en tire l'ombre de vanité, de revendiquer cet honneur.

Et maintenant que le problème est nettement posé, courons aux faits et aux preuves.

**Origines de la campagne.** — La principale cause des erreurs imputables aux précédentes études sur Waterloo, c'est que les historiens ont voulu expliquer ce désastre sans remonter aux sources. Ceux-là mêmes qui ont décrit toute l'histoire de l'Empire, comme Thiers, n'ont pas aperçu les liens qui rattachent 1815 à ses campagnes antérieures.

Il m'a paru que les buts successifs de mes recherches devaient

*E. Lenient.*

être les suivants : la guerre envisagée dans l'ampleur des connaissances multiples auxquelles elle touche, psychologie du chef, des généraux, français et ennemis, analyse des conditions morales et matérielles des armées, préparation administrative, résultantes de la centralisation bureaucratique, question du nombre, des effectifs, répartition des forces. Par la Correspondance de Napoléon, j'ai établi les causes des retards. Par les textes, et notamment par un texte irréfutable de M. Houssaye<sup>1</sup>, j'ai prouvé qu'en raison de sa méthode de commandement Napoléon se charge lui-même de briser les volontés les meilleures, les plus hautes intelligences, et de paralyser les initiatives. Il s'agit de l'affaire du maréchal Davout.

L'erreur qui préside à la répartition des forces est révélée. Il s'agit nettement d'une erreur stratégique. Napoléon songe à moissonner avant de semer. Il rêve d'une manœuvre ultérieure avant d'avoir commencé les opérations de Belgique. Faute immense qui pèsera sur toute la campagne.

J'ai le premier accumulé les preuves historiques et stratégiques nécessaires à la solution de cette énigme.

Dans la psychologie de Napoléon, j'explique par la discussion des manœuvres de Marengo, Ulm, Dürrenstein, Eylau, Wagram, et des événements postérieurs à 1809, les modifications graves de la mentalité de l'Empereur et de son concept. Impossible, sans cette étude, que personne n'avait encore fournie, de comprendre les lointaines et profondes origines de l'effroyable désastre de Waterloo.

Qu'en pense M. Grouard ? Il n'en souffle mot. Pas une ligne sur ces réflexions qui constituent l'une des parties originales de mon travail, et qui seules permettent d'en suivre les conséquences. Ici le lecteur commence à toucher du doigt les procédés ordinaires aux fabricants de légendes : ignorance puérile, dédain arrogant des méthodes de la critique rationnelle, dissimulation voulue et consciente de mes principaux arguments.

**Le débouché par Charleroi.** — Prenons le fait pratique le plus saisissant qui mette le lecteur en mesure de juger à fond et tout

1. H. Houssaye, 1815, p. 69 à 71.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

de suite les défauts de la méthode de Napoléon en 1815 et les procédés critiques de M. G... Quant à la détermination profonde du concept de l'Empereur, et aux motifs psychologiques de son erreur, il est bien évident que je ne puis répéter ici les 583 pages de mon livre. L'essentiel, c'est de produire quelques preuves capitales, et de les mettre en relief avec des textes irréfutables et une lumineuse clarté.

Par l'ordre de mouvement du 14 juin<sup>1</sup>, Napoléon qui, en raison de ses plans et des circonstances, a besoin d'une manœuvre de vitesse foudroyante, dirige sur le pont de Charleroi, donc sur un défilé étroit, le lieutenant général Pajol et le 1<sup>er</sup> corps de cavalerie, le lieutenant général Vandamme et le 3<sup>e</sup> corps d'armée, puis le comte de Lobau — j'emploie les expressions textuelles de la Correspondance — et le 6<sup>e</sup> corps, la jeune Garde, la vieille Garde, chasseurs à pieds et grenadiers à pied, l'artillerie, les ambulances, les bagages de la garde réunis à ceux des 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps, le maréchal Grouchy et trois corps de cavalerie, le 4<sup>e</sup> corps (armée de la Moselle, lieutenant général Gérard) et la 14<sup>e</sup> division de cavalerie, enfin les marins, les sapeurs de la Garde, les sapeurs de réserve et la cavalerie de la Garde.

Laissons de côté les colonnes de bagages de la cavalerie et le grand parc. Nous constatons que par l'ordre officiel, formel, dicté par l'Empereur, l'armée qui doit aboutir au débouché de Charleroi — dont les cartes, les mémoires et les historiens reconnaissent l'étroitesse — compte 80 000 hommes, dont 18 000 cavaliers et 250 canons.

Mettons tout au mieux. Supposons qu'aucun obstacle ne soit intervenu, qu'aucun retard ne se soit produit dans les départs fixés, que l'exécution de la manœuvre indiquée par l'Empereur ait été parfaite. Même avec cette perfection, il n'eût obtenu aucun résultat efficace.

Pour en être convaincu, il suffit d'effectuer les calculs de marche et de poser cette simple question : A quelle heure Napoléon eût-il disposé de ses troupes pour une manœuvre sérieuse et décisive?

1. *Correspondance de Napoléon*, t. XXVIII, p. 281 à 286.

*E. Lenient.*

Vandamme marche le premier, d'après l'ordre. Admettons qu'il n'ait pas subi une minute de retard — (nous traiterons plus loin la question de la méthode du commandement et de la transmission des ordres sur laquelle M. Grouard marque la plus complète ignorance) — la tête de colonne de Vandamme ne devait normalement arriver qu'à dix heures au plus tôt<sup>1</sup>. A quelle heure tardive fussent donc parvenus les autres éléments? Quelle manœuvre foudroyante l'Empereur espérait-il réaliser en encombrant cette masse sur un défilé?

J'insiste avec intention sur le mot « foudroyante » parce que les passionnés de légende s'extasiaient depuis cent ans sur le soi-disant « coup de foudre ». Vous pouvez juger de sa valeur. D'ailleurs les résultats sont là pour l'établir.

Seuls, Reille et Drouet d'Erlon échappent à l'interminable marche, à l'étranglement des colonnes.

D'ailleurs, l'erreur est tellement énorme que Napoléon se décide à arracher à l'encombrement qui doit paralyser la manœuvre le 4<sup>e</sup> corps et Gérard. En cours de route, Gérard reçoit contre-ordre. Il est dirigé sur le pont du Châtelet.

Mais le mal était fait, l'encombrement produit, la manœuvre manquée d'avance. Zieten et ses Prussiens se retirent paisiblement sur le point de concentration marqué depuis longtemps. Le voilà, le coup de foudre.

J'ai démontré de plus que les ordres de rassemblement sur le front de Solre, Beaumont, Philippeville, furent trop tardifs d'un jour au moins.

Personne avant moi ne s'est avisé de cette étude, au point de vue positif et pratique, du débouché de Charleroi. Quand le colonel Grouard se permet de trop faciles plaisanteries sur la nouveauté et la justesse de mes idées, il oublie qu'alors même que je n'aurais produit que cette juste nouveauté, elle resterait, et suffirait à détruire son système.

Il est aisé d'échafauder des abstractions géométriques dans le fond d'un cabinet à la façon de Jomini ou de M. G. Mais il est

<sup>1</sup>. *Mémoires de Napoléon*, t. IX, p. 159 (3<sup>e</sup> observation). Colonel Camon, *Précis*, t. II, p. 171.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

autrement difficile de voir clair dans une manœuvre, et de fixer par une raison de logique et de bon sens le point où elle doit craquer, où les faits démontrent qu'elle a sombré.

Par de multiples et naturellement fort longues explications de même nature, j'ai démontré que le débouché par Charleroi ne représente nullement l'attaque sur le centre de l'ennemi, mais sur le centre géographique, ce qui est bien différent — que par suite Napoléon ne faisait que provoquer la concentration des Prussiens d'une part, et des Anglais de l'autre, sur des positions prévues et préparées de longue date<sup>1</sup>. J'ai prouvé qu'il était absurde de songer à manœuvrer un ennemi avant de l'avoir fixé<sup>2</sup> et qu'enfin Napoléon avait manqué formellement, de la manière la plus grave, à sa maxime capitale, inscrite dans les *Mémoires* à la fin de ses jugements sur notre admirable Turenne : « Ne faites pas ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le désire, évitez le champ de bataille qu'il a reconnu, étudié...<sup>3</sup> »

Pourquoi le colonel Grouard ne cite-t-il pas mes démonstrations? pourquoi essaie-t-il d'esquiver le problème et de se tirer du mauvais pas uniquement par l'arrogance et l'injure? C'est que, comme je l'ai dit au début, ma raison impartiale et logique frappe son antique système en plein cœur, et qu'il est incapable de répondre par de sérieuses et valables critiques.

L'acte de M. G. est d'autant plus inexplicable que dans mes discussions de la *Solution des énigmes de Waterloo*, j'ai fait preuve de la plus irréprochable courtoisie à son égard. Peut-être — le phénomène se produit parfois — a-t-il pris ma politesse pour une timide pusillanimité. Il est urgent que je le détrompe à cet égard.

En vieux libéral impénitent, j'adore la discussion, parce que d'elle seule jaillit la lumière, et c'est la vérité seule que je poursuis. Mais je considère qu'une grossièreté gratuite, sans aucune provocation, représente le plus méprisable des procédés. Ce n'est plus de la critique, c'est de l'injure.

1. H. Houssaye, 1815, voir p. 116 et note 4, p. 118, 119, 124, 125, 144.

2. Général Bonnal, *De Rosbach à Ulm*, p. 101, 130, 141, 148, 153. Manœuvres de Landshut, p. 225 à 242, 348 à 351. Manœuvre de Vilna, p. 45.

3. Napoléon, *Mémoires*, t. VII. Précis des Guerres du maréchal de Turenne, ch. x, 18<sup>e</sup> observation, p. 97.

*E. Lenient.*

Ne croyez pas que j'exagère en parlant d'injure. Le colonel Grouard (p. 188) applique à mes arguments, pris en bloc et sans les citer ni les discuter, le terme textuel de « divagations ». Pour tout homme de bon sens, qui connaît le français, ce terme représente non une preuve raisonnable, mais un acte de grossièreté violente et haineuse. Il prouve chez M. G. l'absence totale de sens critique. Voilà pour son style et sa méthode.

Quant à ses raisonnements et arguments, ils sont extrêmement simples, et ne varient pas d'un iota dans les trente-cinq pages de son article. Nous pouvons les résumer à la façon d'un syllogisme du moyen âge :

Napoléon a exécuté ce mouvement.

Jomini l'admire. Moi aussi.

Donc, M. Lenient qui ne l'admire pas n'y comprend rien.

Trois roulements de tambour, et c'est réglé.

Malheureusement pour M. G., la critique a fait du chemin depuis le moyen âge et le premier Empire, et la vérité en fera bien davantage.

**La rupture stratégique.** — Ici encore, je ne me sers que des principes de Napoléon et de ses ordres. Comme cartes, je n'use que de celles de Jomini, de Thiers et de H. Houssaye. Comme arguments, je mets en lumière tous ceux de mes adversaires. Pour les détruire, je n'emploie que ceux du bon sens, accessibles à tous, en m'efforçant de les faire valoir avec clarté. Exposons la rupture stratégique en langage naturel, dégagé du pédantisme et du pathos géométrique de Jomini et de M. G.

Qu'est-ce qu'une rupture stratégique? Tout simplement une manœuvre par laquelle le chef qui doit lutter contre deux masses adverses s'efforce de s'interposer entre ces deux masses pour les empêcher de se réunir, et les détruire l'une après l'autre.

Il est évident que pour s'interposer entre ces deux masses, il faut posséder l'espace nécessaire. Pour bouger et marcher, il faut de la place. La moindre des choses, quand cent mille hommes se remuent, c'est qu'ils aient l'aisance des coudes. Autrement, si l'on ne dispose pas de l'espace suffisant, si l'on est contraint de se créer une zone de manœuvres, on court à la bataille, et de plus à

*La solution des énigmes de Waterloo.*

la bataille telle que la veut l'ennemi, puisqu'il est posté sur le terrain qu'il a choisi et qu'il connaît à fond.

En 1805, à l'heure des triomphes, quand Napoléon se donne la peine de scruter une manœuvre, quand il ne s'enferme pas dans un rêve personnel, qu'il ne réduit pas son concept à la sécheresse, à l'étroitesse, au vide stérile d'une formule algébrique, qu'il s'occupe de l'ennemi, du terrain, des multiples contingences, qu'il mesure le temps et l'espace, alors il formule lui-même la loi pratique de la rupture stratégique : pour exécuter cette manœuvre, il est indispensable qu'une armée composée de 5 à 6 corps dispose d'une étendue de deux marches, soit 40 à 45 kilomètres, dans chaque direction dangereuse<sup>1</sup>.

La distance de Sombreffe aux Quatre-Bras étant de 12 kilomètres, il est prouvé par le principe de Napoléon que toute manœuvre par rupture stratégique est impossible, et qu'il court à la bataille, mais telle que la veut Blücher, et sur le terrain de Blücher.

Par suite, il est clair que le danger devient terrible dès le premier jour, que si Blücher tient ferme ou si Wellington est rapide — la manœuvre du début étant retardée par l'interminable défilé de Charleroi — Napoléon va se trouver pris entre l'enclume et le marteau. Il est prouvé que, dans tous les cas, l'Empereur court lui-même au-devant des désirs de l'ennemi, ce qui constitue la plus immense des fautes, et que si une chance fantastique ne lui permet pas d'écraser Blücher au premier choc, il finira par être enserré entre les deux mâchoires de l'étau.

Le développement, la discussion de ces principes, des manœuvres concertées depuis longtemps entre Blücher et Wellington, des conditions de temps et d'espace, des distances concernant les divers lieux de cantonnement des armées prussienne et anglaise, occupent une telle place dans mon livre qu'il m'est impossible de les reproduire.

Naturellement M. G. ne cite pas une syllabe de mes arguments. Il continue ses affirmations tranchantes. Mais je ne tomberai pas dans le piège naïf qu'il me tend. Ma riposte ne traînera pas en

1. Général Bonnal, *De Rosbach à Ulm*, p. 260 à 263. Voir schéma, p. 261. Voir lettre de Napoléon à Masséna.



*E. Lenient.*

longueur. Que le lecteur voie clair, c'est mon seul but. Les discussions de mon livre serviront ensuite à fortifier sa conviction.

Toutefois, comme le principe de la rupture stratégique établi par le texte irréfutable de Napoléon se trouve relaté par le général Bonnal<sup>1</sup>, je crois devoir citer un fait qui illuminera cette critique. M. Grouard se garde bien de se heurter aux documents de l'éminent spécialiste des guerres napoléoniennes. Ces documents appartiennent naturellement à tous les critiques qui s'inspirent de preuves et de logique. De plus j'ai droit de parler du général Bonnal en toute indépendance, ne l'ayant jamais vu avant l'apparition de mon livre. Cette indépendance, je l'ai largement prouvée en opposant à une courte synthèse du remarquable stratège ma démonstration concernant la rupture stratégique en 1815. Eh bien, j'ai le droit d'informer nos lecteurs, que cette communication intéressera sans aucun doute, que le général Bonnal s'est rangé à mon avis. Il m'a déclaré que mes arguments étaient parfaitement justes.

Ces arguments concernant la rupture stratégique, je les ai répétés à deux reprises, d'abord au point de vue théorique, puis au point de vue pratique de l'exécution de la manœuvre. J'y ai insisté maintes fois au cours de ma solution des énigmes. J'ai donc prouvé de la manière la plus nette, la plus précise, non seulement que je crois à la réalité de cette opération militaire (vu l'exemple tiré de 1805), mais encore que son application dans le cas spécial de 1815 mène droit à la bataille. Comment aurais-je pu déclarer inexistante une manœuvre qui mène à Ligny et à Waterloo?

Ne croyez pas d'ailleurs que cette fameuse rupture constitue un cas isolé, spécial à Napoléon. Il en a formulé la théorie. Il a résumé une loi d'expérience. Mais depuis que le monde est monde, depuis qu'il y a guerre et bataille, le fait d'un chef ayant à lutter contre deux ennemis et s'efforçant de s'interposer entre eux, s'est reproduit maintes et maintes fois, avant même que Napoléon ne fût né. Pour ne pas croire à cette rupture, il faudrait n'avoir jamais ouvert un livre d'histoire.

1. *De Rosbach à Ulm*, p. 261 et suiv.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

Eh bien, le colonel Grouard s'est permis d'affirmer que je ne crois pas à la réalité de cette opération. Il écrit textuellement (p. 168) : « Pour M. Lenient, une pareille manœuvre n'a pas de sens ; il ne veut pas en entendre parler, pas plus que de positions centrales ou de lignes intérieures. »

Remarquez que j'ai exprimé ma haute admiration pour 1796, donc pour Rivoli (position centrale).

Notez que pour éclairer Waterloo j'ai discuté Leipzig, donc la question de position centrale et de lignes intérieures. Quel être humain, à moins d'être totalement privé de raison, pourrait discuter un fait qu'il déclarerait ne pas exister ? Et qui douterait de la réalité du fait de Leipzig ?

Ici, M. Grouard dépasse toutes les bornes. S'il ne s'agissait que de moi, je hausserais les épaules. Mais il s'agit d'intérêts bien plus graves que de ma personne. Il s'agit des procédés invariables usités par les fabricants de légendes contre toute critique indépendante et toute pensée libre. Il s'agit de l'arrogance hautaine, de la pédantesque insolence des pontifes contre quiconque voit clair dans leur jeu. Si je ne me mets pas carrément en travers, les ténèbres entassées par ces pontifes vont retomber plus épaisses que jamais sur Waterloo, sur la stratégie napoléonienne, et sur les méthodes de guerre les plus actuelles.

Mon devoir est de me conformer au principe de Boileau :

J'appelle un chat, un chat...

Pour employer une expression napoléonienne, j'ai surpris le colonel Grouard en flagrant délit : tant pis pour lui et sa méthode. De lui-même il s'est enfermé jusqu'à la garde. Il s'est enfermé dans un implacable dilemme : ou il n'a pas lu mon livre dont il prétend rendre compte et informer ses lecteurs, ou sciemment et volontairement, il a proféré un bel et bon mensonge. Ignorance ou mensonge : libre à lui de choisir.

La leçon est dure. Mais ses inqualifiables procédés de style et de discussion la méritent.

L'attaque par Mons. — Qu'est-ce que l'on demande à un chef ? La victoire. Si pour venir à bout de deux adversaires, la manœuvre

*E Lenient.*

par rupture stratégique est trop aléatoire, si l'ennemi se trouve posté derrière un fleuve, qu'il soit nécessaire de franchir un interminable défilé — comme Napoléon s'y condamne à Charleroi — et si d'autre part les dispositions des masses adverses lui permettent de tomber sur l'une par des marches et attaques plus courtes et plus favorables que la rupture, en esquivant le passage du fleuve, et de détruire un de ses adversaires avant que l'autre n'accourre, il est clair qu'aucune règle, aucune loi absolue, aucun dogme infaillible ne forcent le chef à user de la rupture stratégique.

Le devoir du chef est de toujours choisir la manœuvre qui économise les hommes et les forces. C'est le principe génial de Carnot<sup>1</sup>. Mais il y avait beau temps en 1815 que Napoléon s'imaginait, grâce aux thuriféraires agenouillés, être passé infaillible, et qu'il ne s'occupait plus que de sa pensée personnelle et subjective. Quoi qu'il en soit, l'attaque par Mons constituait le seul procédé pratique pour résoudre le problème de 1815.

D'après la carte, les emplacements des divers cantonnements, les distances, les relevés kilométriques des routes, d'après les dispositions de Wellington sur lesquelles Napoléon était fort exactement renseigné, comme il nous le prouve par ses *Mémoires*, il est hors de doute que l'irruption violente d'une masse de 125 000 hommes conduite par l'Empereur en personne, en plein centre des cantonnements anglais, était pratiquement possible, que par suite l'armée anglaise pouvait être accrochée, fixée, et forcée à la bataille immédiate avant que Blücher n'eut le temps d'accourir.

La concentration entre Sambre et Escaut était aussi facile que celle qui fut effectuée entre la Sambre et la Meuse. M. G. ne cite pas l'ombre d'un motif qui permette de croire que Blücher eût été averti plus tôt dans un cas que dans l'autre.

M. G. nous dit que Wellington aurait refusé la bataille. Quelle preuve en fournit-il? Les dispositions arrêtées depuis longtemps entre le général anglais et Blücher donnent une impression toute

1. Général Bonnal, *De Rosbach à Ulm*, p. 91, 99, 109.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

contraire. Est-ce qu'il a refusé la bataille aux Quatre-Bras? De plus, il n'est pas toujours commode de refuser la bataille. Si les centres anglais eussent été abordés comme Hohenlohe le fut à Iéna, avec la même promptitude et la même vigueur, Wellington eût été forcé de se battre, et il y aurait eu ce jour-là 90 chances sur 100 pour qu'il soit battu.

Autre rêve de M. G.. En se concentrant entre Sambre et Meuse, Napoléon pouvait, paraît-il, ramener ses deux ailes sur son centre, ce qui rendait la concentration beaucoup plus rapide que s'il avait fallu l'effectuer sur une aile.

Qu'est-ce que viennent faire ces ailes qui se rabattent sur un centre, ou ce centre qui se rabat sur une aile? Et quelle fureur de toujours ramener une armée de 125 000 hommes sur une seule ligne et un seul point : le pont de Charleroi n'a pourtant guère réussi à Napoléon. Encore les théories à la mode de Jomini qui n'ont rien à voir avec la pratique des choses.

Est-ce que par hasard, là encore, M. G. n'a pas lu mon chapitre sur l'attaque par Mons et celui concernant les distances?

Au lieu de pratiquer l'encombrement sur une ligne et sur un point, n'était-il pas mille fois plus simple de se reporter au magnifique exemple d'Iéna, que j'ai cité pour faire comprendre le projet d'attaque par Mons? La concentration sur le front Valenciennes, Bavay-Maubeuge menait droit aux attaques Valenciennes-Lens (division Clinton, 2<sup>e</sup> corps anglais), Bavay-Soignies (division Alten, 1<sup>er</sup> corps), Maubeuge-Braine-le-Comte (quartier-général du 1<sup>er</sup> corps).

L'attaque d'Iéna-Auerstaedt s'est produite sur un front de 7 lieues. Celle par Mons se produisait sur 5.

Pas d'encombrement, pas de grande rivière, pas de défilé, des routes admirablement connues et excellentes.

Quant à la distance pour heurter l'ennemi, il suffit de prendre la carte pour voir que je ne propose pas un fait fantastique, comme la marche de Friant avant Austerlitz : 36 lieues en deux jours et la bataille d'Austerlitz le troisième<sup>1</sup>. Non. Loin, très loin de là.

1. Thiers, t. I, p. 214, col. 1.

*E. Lenient.*

Dans la marche par Mons, des points de départ aux points d'arrivée, les étapes, premières étapes de guerre conduisant à la bataille, ne dépassaient pas la limite normale que maintes fois les armées napoléoniennes avaient atteinte en des circonstances analogues.

De Bavay à Mons, où se trouvaient déjà des troupes anglaises, il y a environ 5 lieues, et de Mons pour atteindre Soignies, 3, soit au total 8 lieues. Les distances de Valenciennes à Lens, de Maubeuge à Braine-le-Comte sont presque identiques.

Pour examiner toutes les contingences, nous devons faire état de l'époque de l'année — juin — les plus longues journées. De plus, n'oublions pas, comme je l'ai démontré, que les troupes pouvaient être amenées plus tôt, reposées et fraîches. Les avant-gardes pouvaient, dès le soir, être rapprochées de la frontière, sur le front Condé, Malplaquet, Villers. En exécutant l'étape de nuit, l'attaque pouvait se déclancher au petit jour.

Pourquoi n'a-t-on pas le droit de conclure à une surprise beaucoup plus complète que celle de Charleroi?

Car il faut en finir avec la légende. Elle se détruit elle-même. H. Houssaye reconnaît que l'effet de surprise fut complètement manqué par Napoléon. Et par la même occasion, il fait justice de l'ineptie qui met l'échec de la manœuvre sur le dos de Bourmont<sup>1</sup>.

En réponse à ces discussions, que trouve M. G.? Un seul argument, mais pour celui-ci — j'ai le devoir de me montrer impartial — il est neuf, absolument neuf. Il n'a jamais servi. Le lecteur peut m'en croire. Pour bien suivre la pensée de M. G., j'ai lu ses œuvres, avec attention et conscience — je n'oserai pas ajouter avec plaisir. Mais enfin, je les ai lues. Eh bien, j'y ai trouvé cette nouveauté — unique, mais réelle. Et cette nouveauté, que j'ai ramassée sans peine à la page 165 de son article, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une perle. Il s'agit du « sens stratégique » du colonel Grouard. C'est en son nom qu'il m'excommunie. M. G. possède seul le « sens stratégique », et alors vous devinez ce qui me reste.

1. H. Houssaye, 1815, p. 108 à 109, 114 à 118. Voir impassibilité de Wellington, p. 145 à 155.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

Oui, le sens stratégique! peut-être ne saisissez-vous pas tout de suite la portée de ce vocable! peut-être allez-vous vous écrier : le sens stratégique de qui? le sens stratégique de quoi? peut-être supposerez-vous qu'il y a quelque rapport entre cet ineffable et précieux sens stratégique et le fameux « flair de l'artilleur »? Peut-être même — *horresco referens*, j'en perds mon latin — vous rappellerez-vous le superbe « Tarte à la crème », l'infailible argument du marquis de Molière?

Mon Dieu! il y a un peu de tout cela dans le sens stratégique de M. Grouard. Mais vous pensez bien que c'est à lui, et non à moi de vous éclairer sur ses propriétés personnelles. Car, il n'y a pas l'ombre d'un doute, après avoir lu M. G., il possède bel et bien la propriété exclusive du « sens stratégique ». Vu le nombre de ses livres, il doit s'agir d'une source intarissable qui coule à jet continu. Impossible de vous renseigner de visu. Je ne puis que vous transmettre les résultats de sa lecture. De cette source féconde, naturellement, M. G. en est inondé. Par bonté d'âme, il consent parfois à en asperger ses amis, d'abord Jomini à flots, et puis Thiers, et un petit reste à H. Houssaye. Quant à moi, pas même un demi-verre, pas une goutte, rien vous dis-je.

Franchement, je me suis trouvé désarmé. Cette fois, impossible de me fâcher. J'ai pensé que le colonel Grouard avait juré de détrôner Cyrano de Bergerac et Tartarin, et qu'il se tenait parole, et j'avoue que j'ai ri.

Quant Napoléon discutant contre Rogniat se laisse emporter par l'orgueil, et oppose la justesse de sa vision à celle de « l'Aristarque », on comprend cette vivacité de la part du vainqueur de Rivoli, d'Austerlitz, Iéna et Friedland<sup>1</sup>. D'ailleurs, même de la part du grand capitaine, il s'agit d'un fait regrettable. Si pour traiter des choses de la guerre, il fallait compter Austerlitz dans son passé, il ne resterait plus qu'à fermer bibliothèques et librairies.

Mais ce qui est regrettable de la part de Napoléon devient purement ridicule dans la bouche d'un autre. Qu'est-ce que M. G.

1. *Mémoires*, t. VIII, p. 196-197.

*E. Lenient.*

vient nous chanter avec son « sens stratégique »? M. G. est un critique, comme nous en sommes tous. Qu'il soit d'un avis contraire au mien, qu'il fasse valoir ses arguments, c'est son droit incontestable. Mais après, qu'il laisse le public juge. Les battages de grosse caisse ne servent de rien.

Une courte parenthèse. Que les lecteurs ne s'imaginent pas, en lisant ma riposte à M. G., que je repousse les oppositions, que je fuie les contradictions. Je suis trop libéral pour ne pas aimer par-dessus tout la liberté de penser et d'écrire.

Des critiques infiniment plus documentées que celles de M. G. ont été formulées contre mon livre. Je me ferai un devoir et une joie d'y répondre dès que je disposerai du temps nécessaire pour une sérieuse discussion. Ces discussions sont infiniment utiles et précieuses pour un auteur raisonnable, parce qu'elles le poussent à creuser ses problèmes. De nombreux érudits, chercheurs, savants, professeurs, généraux et officiers de tous grades, même des admirateurs ardents de Napoléon, mais admirateurs indépendants et loyaux, ont bien voulu m'écrire et faire valoir leurs thèses avec grand talent, textes et preuves. Mes réponses viendront un peu plus tard. Aujourd'hui il s'agit d'exposer l'erreur de M. G., qui remplace documents et raisons par la simple affirmation de son infailibilité.

Aucun rapport entre 1796 et 1815. — Telle est ma thèse. En face de moi se campe M. Grouard qui décrète que j'ai complètement tort. Voyons les faits. Je ne m'occupe pas plus des abstractions théoriques et des hypothèses dans le vide pour 1796 que pour n'importe quelle campagne. Les preuves et faits comptent seuls.

En 1796, Bonaparte ne débute ni par une marche dans le vide, ni par une pénétration entre les deux armées ennemies. Il manœuvre la première (Beaulieu), l'attire dans un piège (Voltri)<sup>1</sup>, l'entraîne à l'offensive sur un point que lui-même a choisi (Montelegino)<sup>2</sup>, tandis que la deuxième armée (Colli) est fixée par une masse secondaire<sup>3</sup> (Serrurier, puis Augereau). Bonaparte ne

1. Colonel Camon, *Précis*, t. I, p. 12.

2. Id., *Ibid.*, t. I, p. 12.

3. Id., *Ibid.*, t. I, p. 10 et 11.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

prend en flanc la droite des Autrichiens avec Masséna qu'après les avoir fixés (Montenotte)<sup>1</sup>. La séparation accomplie à la suite des désastres de Beaulieu, il manœuvre Colli. Mais jamais il ne manœuvre un ennemi avant de l'avoir fixé<sup>2</sup>.

Quelle comparaison peut-on établir entre la suprême habileté de 1796 et le périlleux début de 1815, entre le piège de Voltri, la défensive stratégique sur l'Apennin<sup>3</sup>, la manœuvre de flanc après que l'ennemi est fixé (Montenotte), et d'autre part la marche aléatoire sur Charleroi, sur l'extrême droite de Blücher, qui reste absolument libre de ses mouvements?

En 1796, Bonaparte force l'ennemi à subir son ascendant et sa volonté. En 1815, il court au-devant de ses désirs, surtout de ceux de Blücher qui veut la bataille. Il suit l'adversaire sur tous les terrains où celui-ci l'attire et l'attend. Le 16 juin, Blücher l'attend à Ligny. Le 18, Wellington l'attend à Waterloo.

En 1796, Bonaparte se garde bien d'imposer à sa manœuvre une forme absolue, systématisée à outrance, indépendante du temps et de l'espace. Il tient compte de tout, climat, terrain, ennemi, renseignements, dans la juste mesure qui convient<sup>4</sup>. En 1815, il est absorbé, figé, cristallisé dans une conception abstraite et dans son orgueil, dans son mépris monstrueux pour l'adversaire.

A aucun point de vue, concept, manœuvre et terrain, il n'est possible d'établir le moindre rapprochement entre 1796 et Charleroi.

Voilà les faits. Au lecteur impartial de juger entre le colonel Grouard et moi.

**La manœuvre des Quatre-Bras.** — M. G. m'ayant gracieusement déclaré que je n'avais résolu aucune des énigmes de 1815 (p. 197), j'ai pour devoir de mentionner rapidement les preuves du contraire. C'est le lecteur qui décidera.

1. Général Bonna, *De Rosbach à Ulm*, p. 101. — Colonel Camon, *Précis*, t. I, p. 13.

2. Id., *Ibid.*, p. 101.

3. Id., *Ibid.*, p. 97.

4. Id., *Ibid.*, *De Rosbach à Ulm*, p. 97 (caractère particulier de la guerre de montagnes), p. 99 (économie des forces), p. 101 (on ne manœuvre que contre un ennemi préalablement fixé), p. 105 (principe de la manœuvre en Italie pendant l'hiver), p. 109-130.



*E. Lenient.*

Il est bien certain que M. G., appliquant à jet continu son syllogisme moyen âgeux cité plus haut, ressassant perpétuellement ses arguments personnels sans même lire les miens — quand il ne les lit pas à l'envers — j'ai pris mon parti de son système. Je crois que ce système donnera ce que donne toute théorie absolue et rigide. A l'opposé de cet absolutisme, j'expose les raisons positives et pratiques.

Quel est le penseur, l'officier, le critique qui ne reste pas soucieux en songeant à Ney aux Quatre-Bras? Quel est le livre, même le plus estimable, de Jomini, Thiers, Charras, ou n'importe quel auteur, qui donne une explication claire, précise, capable d'apaiser les troubles de la pensée et les angoisses de la conscience?

Cette explication, je l'ai produite avec un tel luxe de documents et de textes que la place me manque pour les reproduire tous en ce bref article. Exposons la vue d'ensemble.

Jusqu'à ce jour, les débats contradictoires qui plongeaient le malheureux lecteur en d'interminables polémiques sans issue, portaient essentiellement sur la question des heures auxquelles Napoléon avait donné ses ordres. Heures du lancement, heures de la transmission, heures de la réception. C'était une question de pendules et de chronomètres. On se serait cru non chez des critiques d'art militaire, mais dans une boutique d'horlogerie.

J'ai voulu saisir le problème corps à corps, dans son ampleur. J'ai poursuivi à fond la solution de l'énigme suivante : ou l'ordre donné par Napoléon à Ney d'occuper les Quatre-Bras et de marcher « tête baissée » est juste, ou bien il est faux.

S'il est juste, peu importe que Ney l'ait reçu à temps ou non à temps, à telle ou telle minute. Ney, maréchal d'Empire, Ney, le héros d'Elchingen, de Guttstat, de Krasnoë, lancé avec un commandement en chef et hors de la présence de Napoléon, devait non pas attendre les ordres, mais les deviner, les prévoir, les prévenir.

Si au contraire l'ordre de la marche « tête baissée » est faux, contraire aux raisons de la logique, du bon sens, aux principes mêmes de Napoléon, aux règles de la guerre positive et pratique, alors aucun reproche ne peut être adressé au maréchal Ney. Chef

*La solution des énigmes de Waterloo.*

responsable, il avait non seulement le droit, mais le devoir de rendre compte à l'Empereur et de modifier ses instructions primitives, à quelque moment qu'elles lui fussent parvenues. C'est précisément ce qu'il fit. La discipline d'un commandant en chef manœuvrant sur le terrain de bataille, face à l'ennemi, n'a rien à voir avec les théories passives de caserne et l'agenouillement de Pandore en face de son brigadier. Il ne faut pas que la lettre tue l'esprit. Il faut que l'esprit domine et vivifie la lettre.

Je suis trop certain du bon sens et du tact des lecteurs pour supposer qu'ils exigent de moi que je reproduise 50 pages de texte — ordres de l'Empereur, arguments de tous mes adversaires exposés en détail, discussion des principes de guerre. Ces preuves m'ont forcé de conclure à une faute stratégique de Napoléon. Le lancement de Ney « tête baissée » sur les Quatre-Bras constitue l'une des erreurs les plus graves de la campagne.

Mon avis peut être discuté, et j'en serai très heureux, car de la discussion naît la lumière, mais je crois que le principe posé par ma discussion restera : voir l'esprit et non la lettre.

Quand je n'aurais trouvé que cela, ce que personne n'avait dit avant moi, en fait de nouveauté et de justesse, en fait de solution pratique des énigmes de la stratégie napoléonienne, j'aurais le droit d'attendre paisiblement l'effet des critiques aussi grossières que naïves du colonel Grouard.

De plus, en ce qui concerne l'énigme des Quatre-Bras, je prie le lecteur de méditer d'abord cette considération qui n'avait pas encore été mise en relief : dès le 15 juin, Napoléon poursuit le même jour et à la même heure, deux buts à la fois<sup>1</sup>. Il tranche dans le vif sur deux points essentiels, vise en même temps deux centres vitaux de l'ennemi. C'est la même faute qu'en 1809<sup>2</sup> et 1813<sup>3</sup>, deux manœuvres lamentablement expliquées par le colonel Grouard qui n'en a jamais compris le premier mot.

1. Voir *Mémoires*, t. IX, p. 67 à 71.

2. Général Bonnal, manœuvre de Landshut, p. 129. L'Empereur « poursuit deux lièvres à la fois ».

3. La défaite d'Oudinot à Gross-Beeren (marche sur Berlin) est du 21 août. La défaite de Macdonald à la Katzbach (manœuvre contre l'armée de Silésie) est du 27 août. Le désastre de Kulm (écrasement de Vandamme par l'armée de Bohême) est du 30 août.

*E. Lenient.*

Le 15 juin 1815, le nœud de la question est celui-ci : au lieu d'agir avec une masse puissante contre une fraction des armées ennemies divisées, il se divise lui-même, et des deux côtés attaque les troupes adverses avec des forces inférieures.

Il commet à nouveau la faute de subordonner sa volonté à celle de l'adversaire, de suivre l'ennemi sur le terrain qu'il a choisi, faute contraire à tous ses principes<sup>1</sup>.

Les considérations de temps et d'espace que j'ai fait valoir en détail affermiront cette conclusion. J'y ai ajouté le calcul des distances concernant les diverses concentrations pratiques de Wellington et l'immobilisation des Anglais.

Mais que voulez-vous discuter avec des historiens possédant la mentalité des passionnés de légende? H. Houssaye affirme que Wellington est « halluciné et paralysé<sup>2</sup> ». Quatre pages plus loin, il nous réaffirme qu'il est « aussi indécis que calme ». Telle est la force de leur psychologie.

Quoi qu'il en soit, il importait pour Napoléon de tout subordonner au résultat essentiel, de concentrer vers Sombreffe toutes les forces qu'il était humainement possible de ramasser, et par conséquent de ne pas lancer Ney « tête baissée » dans le guépier des Quatre-Bras. J'ai expliqué dans quelle mesure il pouvait se garder contre les Anglais.

J'ai fait valoir également le principe de l'économie des forces. Mais comme ce principe a été formulé par Carnot<sup>3</sup> et que M. G. n'éprouve que l'aversion la plus haineuse pour tout ce qui n'est pas rédigé par Napoléon ou Jomini et copié par lui, il est inutile d'essayer de le lui faire comprendre.

Ce qui m'appartient encore, c'est la démonstration par les textes et les arguments de logique, et non par une simple affirmation vaniteuse et non prouvée, à la façon de Jomini et de M. G., de l'erreur psychologique commise par Napoléon sur la résistance de Wellington.

Il est extrêmement facile, lorsqu'on connaît un événement dans

1. *Mémoires*, t. VII, p. 97.

2. H. Houssaye, 1815, p. 148.

3. Général Bonnal, *De Rosbach à Ulm*, p. 91, 99, 109.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

ses moindres détails, de lancer une prophétie après coup. Elle tient en deux lignes et produit son petit effet. Mais la difficulté de la critique, que jamais M. G. n'a surmontée, c'est d'analyser les causes profondes et lointaines, et ensuite de réaliser une synthèse claire et probante. C'est ce qu'il appelle une « divagation » (p. 188). La pénurie de son sens critique me dispense d'insister.

**La journée du 16. La note au crayon.** — Le clou de la journée du 16, c'est la note au crayon. On sait de quoi il s'agit : marche et contre-marche du 1<sup>er</sup> corps (Drouet d'Erlon) errant entre Ligny et les Quatre-Bras. La légende a inventé que la marche du 1<sup>er</sup> corps sur Ligny fut déterminée par un ordre de l'Empereur. Suivant mon habitude, je ne cite que les textes de Napoléon, Jomini, Thiers, Charras, H. Houssaye, colonel Camon, M. Grouard. Le principe de ma critique est de ne tirer les raisons de bon sens que des arguments de mes adversaires. Seulement ici, bien loin de discuter quoi que ce soit contre Napoléon, j'admire pleinement la lumineuse clarté de ses récits, la maîtrise de sa volonté, la franchise carrée de ses explications. Je suis complètement de son avis contre les passionnés de légende plus napoléoniens que Napoléon et qui, pour faire servir leurs desseins et maintenir leurs intolérables mensonges, rabaisent la maîtrise, la volonté, la mémoire de l'Empereur au-dessous de tout.

La relation textuelle de l'Empereur est formelle<sup>1</sup>. Après avoir décrit en détail sa préparation de l'attaque de Ligny par la Garde, il mentionne l'avis que lui donne Vandamme de la marche d'une colonne de 30 000 hommes sur Fleurus, la surprise de Vandamme et de Girard qui croient à l'arrivée d'une troupe ennemie, la reconnaissance qu'il envoie faire de cette colonne par le général Dejean, la constatation que cette force est non pas ennemie, mais française, puis il reprend sa narration par ces mots textuels : « La Garde continua alors son mouvement sur Ligny ».

L'Empereur ne parle pas plus du fameux ordre à d'Erlon — ordre écrit, ordre verbal, note au crayon, n'importe quoi — que si cet ordre n'avait jamais existé.

1. *Mémoires*, t. IX, p. 78 à 93. J'ai cité la relation entière.

*E. Lenient.*

Comment admettre que Napoléon ne fasse pas la plus légère allusion à cet ordre essentiel, qui, d'après ses admirateurs enthousiastes, fut une inspiration de génie et devait le sauver, puisqu'il lui procurait un renfort de 30 000 hommes pour écraser Blücher, et qui, de plus, excuse les déficiences de la bataille de Ligny? En appelant à lui le 1<sup>er</sup> corps, il fixait la victoire sous ses drapeaux. En prouvant qu'il ordonna cet appel, ou tout au moins en le mentionnant, il établit devant l'histoire et la postérité la justesse de ses prévisions, la profondeur de ses combinaisons stratégiques. Phénomène inouï, stupéfiant! Il n'en ouvre pas la bouche.

Bien plus, il envoie Dejean reconnaître les intentions de cette colonne, les intentions d'un corps d'armée qu'il a soi-disant appelé lui-même!

Ce 1<sup>er</sup> corps, qu'on affirme appelé par lui, il ne lui donne pas l'ombre d'un ordre pour le retenir. Il a été impossible à qui que ce soit de produire le plus petit texte. Ce corps fantôme s'évanouit loin du champ de bataille — aussi bien que de la relation — sans que l'Empereur ait tenté le moindre effort pour le retenir.

Prétendra-t-on que Napoléon n'a pas reconnu la colonne en question pour l'unique motif qu'elle s'est présentée par la route de Villers-Perwin alors qu'il l'attendait par la route de Marbais? Cette explication ne tient pas debout. Suppose-t-on Napoléon atteint d'amnésie? prétend-on que sa mémoire prodigieuse a pu faiblir?

M. Houssaye, dans son *Roman de 1815*, nous présente Napoléon « déconcerté jusqu'au trouble par la direction menaçante de cette colonne ». Il ajoute : « Si sa présence d'esprit habituelle ne lui eût fait défaut, le mouvement manqué était encore exécutable ». D'autre part, pour expliquer les ordres de Ney aux Quatre-Bras, il nous exhibe un autre tableau aussi étrange : « Ney, fou de colère, la face pourpre, brandissait son épée comme un égaré... »

Impossible de douter. H. Houssaye l'a certainement vu. Et le colonel Grouard aussi, car il emboîte gaillardement le pas derrière les ordres romantiques de H. Houssaye.

On voit, dans les conditions exposées par ces remarquables critiques, combien l'histoire est facile à écrire. D'après eux,

*La solution des énigmes de Waterloo.*

l'Empereur a complètement perdu la tête à Ligny, et il a menti à Sainte-Hélène. Quant à Ney, c'est bien simple, il est fou. Avec un Napoléon débile, et le maréchal Ney en état de démence, tout s'explique.

Les ordres au maréchal Ney sont analysés d'après les textes officiels. Mais naturellement, quand les écrivains de la légende s'avisent de truquer ou d'inventer, je les démasque. Notez que je ne me conforme qu'aux prescriptions de la critique positive. Toute affirmation non appuyée par des textes doit être tenue pour nulle.

C'est pour ce motif que je refuse de reconnaître comme valable l'explication légendaire concernant la note au crayon.

Quant au nom du porteur, M. G., avec son aplomb habituel, qui lui a réussi jusqu'à ce que je me mette en travers, affirme que le porteur est Labédoyère et que la note a été adressée non pas à d'Erlon, mais au maréchal Ney. Le colonel Camon<sup>1</sup> affirme de son côté que l'Empereur envoie directement l'ordre à d'Erlon par le colonel Forbin-Janson. Celui-ci doit ensuite le communiquer à Ney. Les récits de M. Houssaye<sup>2</sup> ne diffèrent de ceux du colonel Camon que pour des détails minimes. Gamot, Heymès, Brue et Chapuis disent : le colonel Laurent. Le général de Salle dit : un sous-officier de la Garde. Quelle clarté ! quel accord !

Le seul libellé produit, et produit de mémoire sans l'ombre de preuve documentaire, celui du général de Salle<sup>3</sup>, est le suivant : « Monsieur le comte d'Erlon, l'ennemi tombe tête baissée dans le piège que je lui ai tendu. Portez-vous sur-le-champ avec toutes vos forces à la hauteur de Ligny et fondez sur Saint-Amand. Monsieur le comte d'Erlon, vous allez sauver la France et vous couvrir de gloire ».

De quel piège s'agit-il ? Jusqu'à midi, l'Empereur ne croit qu'à la présence d'un seul corps prussien<sup>4</sup>. Quant à la « gloire » du comte d'Erlon et au « salut de la France », on peut en juger

1. *Précis*, t. II, p. 178, 179.

2. H. Houssaye, *1815*, p. 165 à 166, 205 à 209.

3. *Ibid.*, p. 206, note 3.

4. Colonel Camon, *Précis*, t. II, p. 176-177. H. Houssaye, p. 159-160.

*E. Lenient.*

d'après la relation de Napoléon. Vandamme et Girard prennent « le sauveur » pour un ennemi. L'Empereur, à l'appel duquel il se précipite, paraît-il, considère son mouvement comme « inexplicable »<sup>1</sup>. Il envoie reconnaître le « sauveur » et quand on lui annonce qu'il s'agit du 1<sup>er</sup> corps (d'Erlon), Napoléon continue imperturbablement ses manœuvres avec Vandamme, Girard et la Garde, sans plus s'occuper du « sauveur » que s'il n'avait jamais existé.

Quant au style de de Salle, il est grotesque. Jamais Napoléon n'a commis pareil pathos.

Par respect pour les critiques indépendants et le public, j'ai accumulé de longues démonstrations documentées que je ne puis reproduire ici. Pour sa thèse simpliste, M. G. se contente d'une affirmation sans textes et d'un seul témoignage : l'attestation proférée par lui qu'il est parfait, impeccable et infaillible. Je crois mes démonstrations plus conformes à l'esprit de la critique moderne.

La discussion des quinze témoignages produits par H. Houssaye démontre qu'aucun texte réel de la note au crayon ne peut être produit, qu'aucune preuve positive concernant le nom du porteur n'existe, qu'aucune trace du papier mystérieux n'a été conservée ni dans les archives, ni dans aucun registre d'état-major.

La dissection des lettres de Soult à Ney et à Davout confirme simplement les résultats de l'analyse des ordres authentiques de l'Empereur antérieurs au mystère du papier fantôme. Seulement, grâce à cette dissection, j'ai pu démontrer que H. Houssaye a tronqué et écourté : 1<sup>o</sup> la lettre de Soult à Ney et 2<sup>o</sup> celle du 17 juin de Soult à Davout.

La pensée de Soult, qui écrit par ordre de Napoléon, le lendemain de la bataille de Ligny, se révèle admirablement claire, quand on rétablit en entier les textes tronqués par H. Houssaye. Soult raisonne en homme de guerre et pose nettement ce dilemme :

1<sup>o</sup> Ou Ney devait concentrer Reille et d'Erlon, et anéantir Wellington.

1. *Mémoires*, t. IX, p. 85.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

2° Ou bien il devait concourir à la bataille de Ligny. Et comme Soult sait que Reille fut employé contre les Anglais, il ne cite pour le concours à la bataille de Ligny, pour bien établir la deuxième face du dilemme, que le corps de d'Erlon.

Ici, nous ne discutons pas stratégie, mais rien que la note au crayon. Pas un mot de Soult sur cette note. Pas la moindre allusion. Bien plus, Soult écrit avec la netteté la plus formelle que si Ney avait gardé le 2° corps (Reille) et le 1<sup>er</sup> corps (d'Erlon) bien en main pour foncer sur les Anglais, il eût parfaitement agi.

Donc, Napoléon n'a jamais appelé d'Erlon. D'autre part, une note au crayon fut montrée à d'Erlon et détermina son mouvement. Impossible de conclure à autre chose qu'à un faux. De ce faux, résultèrent mille contradictions et incohérences qui durèrent un siècle. Mon explication est la seule qui en donne la clef. Donc, j'ai résolu une énigme de plus.

Quand M. G. (p. 172) me reproche d'« éplucher » les ordres, quand il traite ces discussions de « puérités », cela prouve d'abord les grâces de son style et la mesure de son tact, et de plus son incompréhension totale des procédés de critique. Il n'y voit goutte. C'est grâce à ces « épluchages enfantins et puérils » que j'ai pu saisir les passionnés de légendes en flagrant délit de truquage de textes, c'est-à-dire de dissimulation et de fausseté.

Pour s'achever eux-mêmes, les légendaires essayent encore d'une invention : le soi-disant ordre de Napoléon pour retenir d'Erlon sur le champ de bataille. De quoi se composent leurs arguments ? H. Houssaye <sup>1</sup> nous dit en parlant de l'aide de camp Dejean : « *Il semble* que Napoléon le renvoya à d'Erlon..... » et plus loin : « Durutte fut rejoint, à ce qu'il semble, par un officier d'ordonnance porteur d'un ordre écrit ou verbal de l'Empereur ». A ce qu'il semble : voilà leurs preuves et leurs textes.

Autre détail à noter : les romanciers, comme H. Houssaye et ses collègues, inventent un chemin particulier suivi par le mystérieux porteur : la traverse miraculeuse de Mellet ; là encore pas l'ombre d'une preuve. Leur histoire, c'est une série de racontars par rico-

1. Voir H. Houssaye, 1815, p. 181-182, 220-221.



*E. Lenient.*

chet ou par oui-dire. Au point de vue documentaire, elle n'existe pas.

Ce que les passionnés de légende ne comprennent pas non plus — car la psychologie, si utile en guerre, représente un des côtés les moins brillants de leur méthode — c'est la mentalité de l'Empereur. Après cent ans d'agenouillement ultra-napoléonien, ils ne se sont pas aperçus que jamais Napoléon ne modifie sa volonté, ni son concept, ni son jugement. Ils n'ont jamais compris sa formidable volonté.

Il n'a pas appelé d'Erlon à Ligny. Et jusqu'à sa mort, il refusera de mentionner cet ordre qu'on prétend lui imposer, il rejettera le mensonge et le faux avec mépris. Impossible d'en trouver la plus légère trace dans ses innombrables lettres, correspondances, dans ses commentaires authentiques, dans ses Mémoires.

Pourquoi ne s'en est-il pas servi sur le champ de bataille de Ligny? Exactement pour le même motif de volonté implacable. Avant que Dejean lui annonce que c'est le 1<sup>er</sup> corps qui arrive, le parti de Napoléon est pris sur la manœuvre. Son concept s'est fixé sur les mouvements de Vandamme, Girard et la Garde. Le 1<sup>er</sup> corps n'entre pas dans ce concept. L'Empereur ne s'en occupe plus et ne s'en occupera jamais.

Pour quiconque a pénétré l'âme de Napoléon, c'est très clair. Mais Jomini et M. G. n'ont saisi qu'une fraction de ses théorèmes, une portion de son cerveau, mais rien de son cœur.

Il faut que M. G. en prenne son parti : quelle que soit l'affirmation qu'il produise, de quelque insolence ou de quelque fureur qu'il l'appuie, s'il n'y joint un texte ou un document, une preuve positive et pratique, son affirmation sera tenue pour nulle et non avenue.

La Journée du 17. Waterloo. — La place m'est trop mesurée pour qu'il me soit possible d'insister. Quelques mots rapides. M. G. a parlé de nouveauté et de justesse d'idées. Je le défie de produire un seul texte des écrivains antérieurs qui laisse prévoir les arguments que j'ai accumulés sur la journée du 17, les mouvements de Grouchy, les manœuvres pratiques qui eussent pu être réalisées, la discussion de la bataille de Waterloo, analyse du

*La solution des énigmes de Waterloo.*

terrain, des armées, de la liaison des armes, des manœuvres d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie — et ma description de l'agonie de la Garde. Voilà pour la nouveauté. Quant à la justesse, c'est le public qui jugera.

Comme M. G. s'est depuis son enfance accroché à la tunique de Jomini, comme il en est encore à faire parade de ses professeurs, Jomini, Thiers, Charras, H. Houssaye, comme il ne s'est pas donné la peine de penser par lui-même, et de creuser une question, comme il n'a pas connu les angoisses, les méditations, les longues et pénibles réflexions de la critique consciencieuse, il essaie de me cataloguer dans une école stratégique : Clausewitz, Gilbert, n'importe qui. Il se donne là une peine bien inutile. Je ne reconnais que la stratégie du bon sens, et j'ai horreur des pontifes. Le plus joli, c'est qu'en ce qui concerne Clausewitz, je l'ai réfuté pour toute la journée du 17 et aussi pour celle du 18.

En fait d'école, je n'ai jamais cité avec éloges que les précieux et irréfutables documents amassés par le général Bonnal. Je parle des textes, des bases et nullement du système de guerre. Mais en ce qui concerne ces matériaux, il y a là un bloc de granit sur lequel j'attends que M. G. essaie de mordre. Sur la méthode de commandement de Napoléon, le colonel Grouard démasque une ignorance qui, pour se transformer, aurait besoin de plusieurs années de travail assidu. Il ne connaît rien de la méthode de l'Empereur. Dans la Grande Armée, « un seul homme réfléchit, prévoit, ordonne, c'est Napoléon<sup>1</sup> ». Cet absolutisme crée une véritable « situation monstrueuse, anomalie<sup>2</sup> ».

Pour l'instruction de M. G. je cite : « A la Grande Armée<sup>3</sup>, sauf peut-être la veille d'une bataille, un ordre de l'Empereur n'était pas transmis intégralement aux maréchaux... Il était découpé en tranches, et les intéressés recevaient seulement copie de la partie de l'ordre qui les concernait spécialement. »

Encore<sup>4</sup> : « Si une lettre particulière ne vient pas orienter tel commandant de corps d'armée sur la situation des corps colla-

1. Voir général Bonnal, *De Rosbach à Ulm*, p. 183.

2. Id., *Ibid.*, p. 184.

3. Id., *Ibid.*, p. 185.

4. Id., *Ibid.*, p. 186-187.

*E. Lenient.*

téraux, il ne pourra lier ses opérations avec celles de ses voisins. » — « Napoléon<sup>1</sup>, en centralisant tous les pouvoirs à l'extrême... avait tué dans l'œuf l'esprit d'initiative, les qualités de réflexion et de jugement, si nécessaires aux chefs des grandes unités.... » L'Empereur écrit à Berthier le 14 juin 1806<sup>2</sup> : « Tenez-vous-en strictement aux ordres que je vous donne.... Moi seul je sais ce que je dois faire.... » Voir les plaintes de Murat à cet égard le 30 septembre 1805<sup>3</sup>. — Napoléon chef réel de l'état-major et directeur d'étapes<sup>4</sup>. — Berthier réduit au rôle de secrétaire, exécutant passif<sup>5</sup>.

Mais qu'est-ce que tout cela pour M. G.? En fait de communications à ses lieutenants, il ne cite que les lamentables monologues de 1813 (p. 196).

Et la façon dont l'Empereur renseigne ses lieutenants sur le champ de bataille! M. G. a-t-il seulement lu mon analyse de Waterloo? Et l'état moral et physique des troupes — « la misère école du bon soldat<sup>6</sup> ». Et la théorie du « débrouillez-vous<sup>7</sup> »! Et celle des « boucs émissaires ». Mais tout cela, ce ne sont que des faits, des preuves positives, des textes — donc pour le colonel Grouard de simples « divagations ». Il n'en a cure.

Il ne sait même pas que la destruction des forces organisées de l'ennemi constitue le principal but de la guerre — ce qui est l'A. B. C. de la manœuvre (voir sa théorie sur 1800, p. 184).

Pour M. G. la guerre se compose de théorèmes. C'est la géométrie dans l'espace, mais dans l'espace vide.

**Conclusion.** — Tout écrivain qui se respecte doit garder pour la conclusion le mot décisif, l'argument capital, le coup de la fin, le bouquet. Ce bouquet, nous en cueillerons les fleurs et nous en ramasserons les perles dans l'article du colonel Grouard. C'est lui qui nous en concédera l'offrande gracieuse — gracieuse non d'intention, mais de fait. Ses phrases, qui renferment des contra-

1. Voir général Bonnal, *De Rosbach à Ulm*, p. 193.

2. *Id.*, *Ibid.*, p. 195.

3. *Id.*, *Vie du maréchal Ney*, p. 91-92.

4. *Id.*, *De Rosbach à Ulm*, p. 184-187.

5. *Id.*, *Ibid.*, p. 183. *Manœuvre d'Iéna*, p. 68.

6. *Id.*, *Ibid.*, p. 205.

7. *Id.*, *Ibid.*, p. 197.

*La solution des énigmes de Waterloo.*

dictions et des pièges insoupçonnés de lui, en raison de la pénurie de son sens critique, ses phrases sont imprimées et m'appartiennent. C'est de cette source-là que je ferai jaillir la vérité.

A l'encontre du colonel Grouard qui ne cite jamais une seule de mes preuves, je reproduis ses textes : Nous lisons (p. 165) : pour le débouché de Charleroi, Napoléon « avait des principes si bien établis qu'il a dû y arriver presque automatiquement ». Que dites-vous d'un général automate qui n'a même pas besoin de réfléchir?

Même page : « Si l'on s'en tient au principe même des opérations..., il est manifeste que ses projets en 1815 et en 1796 sont absolument identiques. » 1796, c'est la victoire. 1815 c'est l'écrasement. Mais pour M. G. ça n'a aucune importance. Périssent une armée plutôt qu'un principe! j'ai d'ailleurs démontré l'erreur complète de M. G. Seulement, je mets ici en lumière ses exagérations théoriques.

Page 168 : « il n'en reste pas moins évident que dans les deux cas, la conception de la manœuvre initiale était la même. Il s'agit toujours de débiter par une rupture stratégique... ». C'est la manœuvre de l'automate. Nous lisons après : « ... positions centrales... lignes intérieures... rupture du front de l'ennemi... ». Toute la lyre. M. G. ne comprendra jamais que depuis qu'il y a des hommes qui se battent, d'innombrables généraux se sont servis avant Napoléon des positions centrales, lignes intérieures, etc..., tout comme M. Jourdain faisait de la prose, de la manière la plus naturelle. Mais la difficulté de la guerre consiste à se servir des principes suivant les circonstances et à les appliquer dans la mesure qui convient.

Page 169 : « emploi des lignes intérieures après la rupture. Cela crèverait les yeux d'un aveugle, mais M. Lenient n'y comprend rien ». Heureusement : car je serais désolé ou d'être aveugle ou d'avoir les yeux crevés!

Même page : « sans doute il a échoué tout de même, malgré les avantages de son plan, mais il avait quelques chances pour lui ». Notez qu'il s'agit de 1814 qui mène l'Empereur à sa première abdication! M. Grouard appelle ça avoir de la chance! au point de vue du bon sens, il est prodigieux!

*E. Lenient.*

Encore p. 169 : « ... pour réussir, il ne suffisait pas d'imaginer la combinaison la plus juste, il fallait encore que ses adversaires se prêtassent à ses desseins ». Hein! quelle découverte! combien de temps M. G. a-t-il dû réfléchir pour produire cette pensée? Un ennemi qui ne se prête pas à la manœuvre! a-t-on idée d'une pareille désobéissance?

Page 170 : « condition nécessaire et suffisante ». M. G. nage en pleine géométrie. Cet homme finira par s'y noyer.

Page 181... « Ses combinaisons stratégiques reposent sur une doctrine aussi simple que précise, et l'on peut dire que pendant toute sa carrière il s'est laissé diriger par les mêmes principes. » C'est peut-être pour cela que ses ennemis ont fini par s'en apercevoir et déjoué facilement ses manœuvres.

Même page : « Ses solutions reposent toutes sur les mêmes principes qui sont pour lui les théorèmes de la stratégie. » Nous approchons du bouquet. C'est une des perles.

Même page : « ... de 1796 à 1815 cette idée fondamentale domine la conception de tous ses plans de campagne ». L'automate, vous dis-je, l'automate! Comment s'étonner que le colonel Grouard n'ait compris ni Leipzig ni Waterloo!

Page 182. Jomini est « l'apôtre d'une doctrine » — « principes de la stratégie napoléonienne... personne ne les a exposés avec autant de justesse que de précision ». Et Jomini, affirme M. G. (p. 183), comprend tellement à l'avance toutes les manœuvres que Napoléon va faire, que celui-ci s'écrie en parlant du *Traité des grandes opérations militaires* : « ... Comment Fouché a-t-il pu laisser imprimer un tel livre? Mais c'est apprendre tout mon système de guerre à mes ennemis. » Que la guerre est donc simple! en confisquant un bouquin de théorie, on empêche l'ennemi de voir clair!

Même page : « Jomini avait compris d'avance que l'Empereur allait répéter pour la troisième fois la manœuvre sur les communications de l'ennemi... » Hélas! ce n'est pas trois fois qu'il l'a répétée, mais trente fois au moins. Et M. G. s'étonne qu'elle ait raté si souvent!

Même page : « M. Lenient ne paraît pas se douter que seul à

*La solution des énigmes de Waterloo.*

cette époque Jomini avait pénétré le système de guerre de Napoléon, et que plus tard il n'a fait que développer une doctrine dont il était déjà en possession à vingt-six ans. » Comme Jomini ne représente pas une exception dans la nature, il ne fut pas le seul à voir clair. Certain jour, à Waterloo notamment, Blücher et Wellington virent aussi clair que lui.

Page 192, à propos de Clausewitz : « Ce n'est pas lui qui aurait deviné comme Jomini le plan de campagne de Napoléon... » A la place de Clausewitz, Barclay de Tolly, Bagratiou, Schwarzenberg, Blücher et Wellington s'en sont chargés.

Inutile d'aller plus loin. Nous sommes en possession du bouquet complet.

Quel est l'homme de bon sens qui ne comprendrait que cette théorie mathématique de la guerre doit forcément être percée à jour par un ennemi quelque peu expérimenté, et qu'alors elle mène fatalement à l'impuissance et à la défaite? Quelle valeur réelle représente donc cette théorie qui ne tient compte d'aucune des conditions morales et sociales des peuples et des armées, d'aucune des données profondes du problème, pas même du terrain ou du climat, qui méprise ces forces prodigieuses qu'on a justement surnommées les impondérables? Et la critique qui repose sur une pareille géométrie dans l'espace, dans l'espace vide, n'est même pas capable de rendre compte nettement d'une défaite ou d'une victoire, pas plus de celles de Napoléon que d'un autre.

Le colonel Grouard, en produisant les arguments qu'il a copiés sur Jomini, les arguments mathématiques, les théorèmes du général automate — le mot est écrit par lui — s'est chargé d'écraser lui-même son pitoyable système, et de l'anéantir par des preuves si répétées qu'il ne s'en relèvera jamais.

Ce qui est vrai, c'est qu'à des heures troubles et néfastes, trop fréquentes, hélas! et trop prolongées pour le malheur de la France, Napoléon s'est absorbé dans une pensée systématique. Par système et par orgueil, il a méprisé l'ennemi, le terrain, les contingences diverses, climat, saison, état moral et matériel des troupes, caractère de ses lieutenants et des généraux ennemis, en un mot toutes

*E. Lenient.*

les conditions positives et pratiques de la guerre. Mais aussi les irréparables défaites ne se firent pas attendre.

Et il se trouve encore des pédants de la vieille et désuète scolastique et des régents de collège, comme le colonel Grouard, qui brandissent leur férule, nous excommunient et décrètent que nous ne possédons pas l'ombre de sens stratégique par le seul motif que nous refusons d'admirer les fameux théorèmes, qui nous ont valu les effroyables désastres d'Espagne, de Russie, d'Allemagne, 1813, Leipzig, 1814, Laon, 1815, Waterloo. Même pour Marengo <sup>1</sup>, Ulm <sup>2</sup>, Eylau <sup>3</sup>, Landshut <sup>4</sup>, j'ai fourni des preuves édifiantes et des textes formels et précis.

La géométrie de Jomini, c'est la stratégie de cabinet. C'est le rêve du dilettante, mais ce n'est pas la guerre face à l'ennemi, quand on est à deux de jeu. Ou alors, gare à Leipzig et à Waterloo.

Jomini a compris le système de Napoléon à ses heures d'abstraction. Soit. Mais, par cela même que cette abstraction se réduisait à de vulgaires « théorèmes » — le mot n'est pas de moi, mais de M. G. — comment celui-ci ne comprend-t-il pas que d'autres pouvaient voir ce que Jomini a vu ? Et d'autres l'ont vu, et c'est pourquoi Napoléon a fini par échouer. Ses « théorèmes » ont été percés à jour. Et M. G. prétend réduire nos études de guerre à la répétition monotone, fastidieuse, écœurante de syllogismes dignes du XIII<sup>e</sup> siècle.

D'ailleurs, même dans les défaites de Napoléon, il y a autre chose. M. G. a beau jeter du lest, car à la suite de ma Solution des Énigmes, il a, quoiqu'il ne veuille pas l'avouer, évolué sur beaucoup de points. La théorie des boucs émissaires a disparu. M. G. essaie de faire illusion sur sa perspicacité. Il a beau crier à tue-tête qu'il a noté l'« idée préconçue ». Son affirmation de cette idée, sans textes et sans preuves, ne signifie rien. Les preuves documentaires et psychologiques des nombreuses idées préconçues de l'Empereur, j'ai le droit de dire que c'est moi qui les ai pro-

1. Voir *Campagne de 1800* (sous la direction de la Section historique de l'état-major de l'armée) de Cugnac, p. 363 à 479.

2. Général Bonnal, *De Rosbach à Ulm. — Vie du maréchal Ney.*

3. Id., *Ibid.*

4. Id., *Manœuvre de Landshut.*

*La solution des énigmes de Waterloo.*

duites en pleine lumière. Seulement ces preuves détaillées, M. G. les appelle des « divagations » (p. 188).

Non seulement Jomini et M. G. ne rendent pas un compte clair et précis des responsabilités stratégiques et morales de l'Empereur, mais ils n'expliquent pas même ses victoires. Jomini a compris jusqu'à la route de Bamberg. C'est tout. Dans l'admirable mouvement enveloppant d'Iéna, préparé avec tant de profondeur, de finesse et de tact, dans la surprise des débouchés de la Saale, dans la ruée foudroyante sur l'ennemi, il y a autre chose que des « théorèmes ». Là, Napoléon se montre un merveilleux stratège, un incomparable artiste. De même pour la manœuvre d'Austerlitz, qui évoque de magnifiques souvenirs. De même pour Friedland.

Que ne s'est-il arrêté après Tilsitt! c'est à cette date que le vertige le saisit, que les pensées subjectives, que les théorèmes systématiques l'absorbent, et que commence la série presque continue des désastres. Comme je me suis efforcé de le prouver, le mot qui résume la synthèse des énigmes est : orgueil. De cet orgueil, des verrues et des vices de Napoléon, mais d'aucune parcelle de ses prodigieuses qualités, héritèrent les pontifes de la légende. Leurs romans truqués devenaient fastidieux. Il était urgent de les remettre à leur vraie place.

Puissent les lecteurs impartiaux prendre goût à nos études positives et pratiques qui leur permettront de comprendre toutes les manœuvres, même les plus actuelles, les plus savantes, même celles de l'effroyable danse macabre qui entraîne aujourd'hui tous les peuples de la terre. A la lueur des vérités naturelles de logique et de bon sens, ils se rendront un compte clair et précis des mouvements. Puissions-nous ainsi contribuer, dans la mesure de nos moyens, à fortifier et augmenter le patrimoine de science positive, à projeter un peu plus de lumière. C'est par la lumière et la vérité que nous pouvons atteindre à l'idéal poursuivi, celui pour lequel des millions de braves sacrifient leur existence : la liberté.

E. LENIENT.